

CHAPITRE 1

Billie deGrandmaison avait toujours regretté de ne pas être un homme. Avec ses six pieds, sa mâchoire carrée et sa poitrine peu développée, elle aurait pu tout aussi bien naître avec les attributs de l'autre sexe, cela n'aurait pas été plus mal, selon elle. De plus, même son caractère était plus masculin que féminin, du moins au dire de son entourage, comme si l'indépendance n'était l'apanage que des mâles.

Soit, elle était du sexe dit faible, mais ce n'était pas une raison pour courber l'échine et accepter un mode de vie qui ne lui convenait pas. Se marier, avoir des enfants, être fidèle envers et contre tout, occuper un emploi traditionnel de huit à cinq, respecter des horaires, très peu pour elle. La société ne condamnait pas les hommes pour leurs incartades, de quel droit la jugerait-on, elle?

Néanmoins, tant qu'à être une femme, autant profiter des avantages. Et pourquoi n'aurait-elle pas le droit de puiser dans le meilleur des deux mondes? Ce serait ridicule de s'en priver, d'autant plus qu'elle n'était pas du genre à attendre après les autres pour s'offrir ce qu'elle désirait.

Elle avait la chance de plaire aux hommes, mais elle ne comprenait pas vraiment pourquoi. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien trouver à une grande girafe comme

elle, rousse de surcroît? Même pas rousse, d'ailleurs, de ce beau roux qu'on compare aux feuilles à l'automne, plutôt poil-de-carotte, comme dans les pires comédies à la télévision. Et rousselée par-dessus le marché, pas juste quelques taches sur le nez, non, elle en était littéralement parsemée, des pieds à la tête. Si au moins elle avait les yeux bleus pour aller avec, ou mieux, verts, cela ferait passer le reste, mais ils étaient tout simplement bruns. Encore que, s'ils avaient été pailletés d'or, ou noisette, ou sombres comme la nuit, elle aurait pu s'en accommoder, mais ils étaient tout ce qu'il y avait de plus ordinaire.

Et sa bouche, maintenant. Une grande bouche, qui dégageait toutes les dents quand elle souriait, et du coup, on aurait dit qu'elles se multipliaient à l'infini. Heureusement qu'elles étaient irréprochables de blancheur. Et ses jambes... Interminables! Allez donc essayer de trouver un pantalon assez long, dans ces circonstances. Elle était contrainte de les acheter dans des boutiques pour hommes, ce qui accentuait encore son côté masculin. Pas question, toutefois, qu'elle se prive de porter des talons hauts; elle adorait les talons et, plus ils étaient hauts, plus elle les aimait. Un homme se devait d'être très grand pour trouver grâce à ses yeux; même s'il était de la même grandeur qu'elle, il n'avait pas toutes ses chances.

Elle était souvent approchée par des agences de mannequins, mais elle leur riait au nez. Quand ils lui affirmaient qu'elle avait le physique de l'emploi, elle leur répondait que c'était justement à cause de son physique qu'elle ne serait jamais mannequin. Est-ce que la majorité des femmes ressemblaient à des échalotes?

Néanmoins, tout ce que Billie n'aimait pas chez elle, elle s'en servait pour se forger un style très personnel, et

ça, ça lui plaisait. Loin d'essayer de camoufler ce qu'elle considérait comme des défauts, elle les soulignait, de sorte qu'elle ne passait jamais inaperçue. Rien ne lui plaisait plus que de secouer les convenances, voire choquer un peu.

Elle avait une cousine, Sophie, qui faisait sa marque en remodelant des vêtements usagés, d'une manière inédite et excentrique; elle agençait divers tissus, des genres différents et des couleurs fantaisistes, d'une façon si habile qu'on aurait presque dit des œuvres d'art. Billie, avec son style unique, était sa cliente la plus assidue et elle portait ses créations avec aplomb et aisance, supportant sans peine les nombreux regards qu'elle attirait à cause de son originalité.

Pour l'heure, elle avait rendez-vous avec Stéphane, l'homme qu'elle fréquentait depuis déjà trois mois, et elle était, comme toujours, en retard. Les stationnements étaient tous remplis à craquer, et elle fulminait en passant devant le restaurant pour la troisième fois. Elle imaginait déjà le regard lourd de sous-entendus qu'il lui lancerait lorsqu'elle passerait enfin la porte et elle en frémisait à l'avance. Elle tenait à lui plus qu'elle n'aurait cru au départ. Elle n'aimait pas les hommes trop malléables, qui la laissaient décider de tout, car ils devaient posséder un caractère bien trempé pour résister au sien, mais pas trop quand même. Un juste milieu s'imposait. Elle aimait, certes, les défis, mais se lassait vite quand la résistance était trop forte. Son temps était précieux, et elle refusait de le perdre à livrer des batailles perdues à l'avance.

Stéphane était divorcé et avait deux enfants, mais jamais il n'avait abordé ce sujet avec elle. Ou il tenait particulièrement à sa vie privée, ou il avait compris que

Billie ne tenait pas à y être mêlée, mais peu importait le scénario, les deux avaient la faveur de la jeune femme indépendante qu'elle était.

Billie admettait sans peine qu'elle avait un zeste d'égoïsme en elle, mais pas qu'elle était superficielle. Elle prenait ce que la vie lui offrait de mieux et laissait de côté ce qui ne lui convenait pas. Quel mal y avait-il à cela? Pourquoi s'empêtrer dans des situations dont on savait qu'on en sortirait perdant?

Ce n'était pas les responsabilités qui lui faisaient peur. C'était, au contraire, une femme généreuse, mais elle fixait ses limites très clairement: pas de mariage, pas de vie commune, pas d'enfant. Stéphane lui ayant affirmé partager ses convictions, elle avait l'impression d'avoir trouvé son alter ego et entendait bien le garder le plus longtemps possible.

Billie avait enfin réussi à se garer et pénétrait maintenant d'un pas alerte dans la salle à manger à l'éclairage tamisé. Elle appréciait par-dessus tout ces soirées romantiques qui débutaient par un souper dans un restaurant au charme feutré, avec chandelles et musique de fond, du jazz de préférence, comme celui qui lui parvenait aux oreilles à l'instant et qui la faisait frissonner de plaisir. Ensuite, ils iraient peut-être danser, ou mieux, ils iraient se plonger dans le spa de Stéphane, avec une bouteille de porto à proximité, et termineraient cette soirée idyllique par une longue nuit d'amour...

Billie aperçut son amant tout au fond de la salle, dans un de ces box qui vous assurent une plus grande intimité. Il semblait toujours deviner ce dont elle avait le plus envie. Il avait les sourcils un peu froncés, sans doute à

cause de son retard, mais il lui souriait quand même, et elle se pencha vers lui pour embrasser ses lèvres dont elle avait rêvé toute la journée.

« Hum, que c'est bon! J'ai rarement vu un homme aux lèvres si douces.

— Billie...

— J'ai pensé à toi toute la journée. »

En se retournant pour se glisser dans la banquette d'en face, Billie se figea. Deux paires d'yeux la fixaient, l'une avec animosité, l'autre avec adoration.

« Billie, je te présente Élisabeth et Olivier. Je n'ai pas réussi à leur trouver une gardienne, ce soir, alors j'ai pensé que tu ne verrais pas d'inconvénient à ce que je les emmène. Il fallait bien que vous fassiez connaissance un jour ou l'autre, de toute façon. »

Billie était pétrifiée. Pas d'inconvénient? Faire connaissance? Elle savait bien qu'un jour on en viendrait là, c'était inévitable, mais pas ce soir!

« Billie? Ils ne nous dérangeront pas, ils me l'ont promis, tu n'as pas à t'en faire. »

Les yeux de la gamine, qui devait avoir environ douze ans, la foudroyaient, tandis que ceux du garçon, un peu plus jeune lui semblait-il, transperçaient ses vêtements et la faisaient sentir presque nue.

« Pourquoi tu t'appelles Billie?

— C'est fait exprès pour qu'on le lui demande, idiot.

— Les enfants, soyez polis.

— Billie, c'est un nom de garçon et toi, t'es une fille, et même que je te trouve très belle.

— Arrête ton char, maman est bien mieux, ce sont tes hormones qui parlent.

— Élisabeth!

— Ben quoi? C'est pas parce que...

— T'es jalouse parce qu'elle ressemble à un mannequin et que toi, tu pourras jamais l'être, vu que t'es petite comme maman.

— Olivier, n'en rajoute pas. Et toi, Élisabeth, souviens-toi de ta promesse. »

L'adolescente se renfrogna, tandis que le séducteur en herbe souriait de toutes ses dents. Billie était encore debout, figée dans une immobilité parfaite. En fait, elle attendait avec impatience le moment où son réveil sonnerait et la tirerait de ce cauchemar, parce que ça ne pouvait pas être autre chose qu'un mauvais rêve. La réalité ne pouvait pas être si *caricaturale*, c'était impossible, impensable!

« Billie? Ça va, Billie? J'ai bien essayé de te prévenir, mais ton cellulaire doit être mort. »

Elle tourna la tête mécaniquement vers la voix qui lui parvenait dans un brouillard. Que disait-il?

« Tu pourrais t'asseoir, non? Je comprends que tu sois surprise, mais à ce point-là! On dirait que tu as vu un mort-vivant. »

Stéphane la tirait par le bras pour l'amener à s'asseoir près de lui, et elle se laissa glisser sur la banquette sans résister.

« Elle n'a aucune envie qu'on soit là, tu vois pas?

— C'est juste parce que t'es bête avec elle. Hein, Billie? Ma sœur, elle est toujours comme ça, mais moi,

je suis gentil et je suis bien content de te connaître.
Est-ce que t'as des enfants, toi aussi?

— Bien sûr que non, on voit tout de suite que ça l'intéresse pas. »

Durant le silence de mort qui succéda à cette remarque assassine de la part d'Élisabeth, Billie sentit la main de Stéphane étreindre la sienne dans une vaine tentative de la calmer. Mais la jeune femme venait de recouvrer ses sens et avait compris derechef que c'était là le parfait exemple d'une situation absolument hors de son contrôle et qu'il en serait toujours ainsi.

Elle adressa son plus charmant sourire à Stéphane, puis se retourna vers Olivier qu'elle gratifia d'un clin d'œil coquin qui le fit rougir de plaisir.

« Quand je te regarde, je me dis que peut-être ça vaudrait le coup d'essayer d'avoir des enfants, mais vois-tu, ma plus grande peur, c'est que mes gosses soient égoïstes, irrespectueux et insolents, vu que moi je le suis. Et quand je vois ce que ça donne chez des petites pestes comme ta sœur, je me dis que, heureusement, je n'y suis pour rien. C'est ce qui s'appelle s'assumer, mon grand. Savoir qui on est et ne pas faire chier les autres avec ça. »

En parlant, Billie s'était relevée et avait ramassé son sac et sa veste. Elle se retourna posément vers Stéphane, qui la fixait d'un air éberlué, et elle déposa un baiser sur sa joue.

« Désolé, Stéphane. Je crois que ça ne marchera pas. »

Elle souffla un baiser à Olivier, tira la langue à Élisabeth et s'éloigna à grands pas vers la sortie.

Le lendemain était un samedi, et Billie se leva très tard, d'une humeur massacrante.

La veille, après avoir quitté Stéphane, elle était allée rejoindre des amis et avait passé la soirée à rire, à danser et à boire. Elle n'avait pas soupé, et l'alcool avait tapé fort. Résultat: gueule de bois.

Cependant, sa mauvaise humeur n'était pas due à cette seule raison. Ce matin – ou plutôt cet après-midi –, elle ressentait pleinement le contrecoup de sa rupture amoureuse, bien que ce mot soit un brin exagéré.

Quelle peste, quand même, cette Élisabeth! Billie l'avait sentie coriace et avait compris que leur guerre ouverte aurait finalement raison de sa relation avec Stéphane. Pourquoi, dans ce cas, gaspiller un temps précieux? Autant en finir avant que ça dégénère.

Quel dommage, toutefois! Leur histoire avait si bien commencé, mais avait été si courte. Billie rageait en pensant à tout ce gâchis, et cela n'améliorait pas son mal de tête lancinant. Billie était ainsi faite: jamais il ne lui serait venu à l'esprit qu'elle aurait pu rester et voir les choses autrement. Quand on pouvait éviter les ennuis, pourquoi foncer dedans tête première? Non, pour elle, il n'y avait pas d'alternative ni de demi-mesure. Elle avait fait la seule chose sensée qu'elle pouvait faire. Les remords et les regrets, très peu pour elle.

L'appartement de Billie n'était pas ordinaire. Elle l'avait acheté parce qu'il était situé en plein centre-ville. L'escalier pour y monter était coincé entre un salon de coiffure et une boutique de chaussures. Les pièces qui le composaient étaient immenses et gravitaient autour d'un foyer central au propane à quatre faces. L'étage

principal n'était composé que des pièces communes : la cuisine, la salle à manger, le salon et la salle de télévision. Pas de divisions, sauf pour le hall d'entrée et la salle d'eau. Un seul mur de fenêtres, l'appartement étant enclavé entre d'autres locations, mais de grands panneaux vitrés du sol au plafond qui ouvraient sur une terrasse, de laquelle on apercevait la rivière au loin.

L'escalier qui menait à l'étage du dessus débouchait entre une salle de bain et une salle de lavage, dans un petit salon avec canapé pliant – pour les éventuels visiteurs – et meuble d'ordinateur. Une pièce entière, située à gauche, était réservée aux vêtements, chaussures, bijoux et accessoires de toutes sortes. La chambre principale, qui occupait la moitié de l'étage, donnait sur le même mur de fenêtres qu'en bas. Au centre de ces pièces, le foyer, qui servait de pivot central, n'avait ici qu'une seule ouverture, dans la chambre.

La décoration était minimale, très sobre. Des murs de brique sur les deux niveaux, mais le reste d'un blanc virginal; pas de rideaux, seulement des stores ajourés pour les jours de grand soleil. Quelques toiles abstraites aux murs dans lesquelles les couleurs se chevauchaient et éclataient de joie de vivre, des planchers de bois doré et noueux, des meubles aux lignes simples, des lampes aux verres biseautés qui ne retenaient pas la lumière, mais la multipliaient à l'infini.

Le décor de Billie était à son image : dépouillé, mais original, discret pour les yeux, mais une débauche pour les sens, ouvert et accessible à tous les regards, mais intime et chaleureux en même temps.

Si sa vie n'était pas conventionnelle dans tous les sens du terme, Billie était, par contre, maniaque de propreté

et d'ordre. Le samedi matin était d'habitude consacrée au ménage, mais ce jour-là, impossible d'y songer. Outre le fait qu'elle se soit levée si tard, elle devait se préparer à sortir et elle se sentait frustrée de ne pas pouvoir décompresser en se consacrant à ces humbles tâches qui l'avaient toujours calmée par leur caractère routinier et terre à terre.

Ce soir-là avait lieu la première d'une pièce de théâtre et, en tant que journaliste aux affaires culturelles, elle avait l'obligation d'y assister. Après, elle devait interviewer l'acteur principal, Jérémy Blanchard, un nom qu'on entendait de plus en plus dans les coulisses et qui consacrait sa carrière, disait-on, par ce rôle qu'il interprétait magistralement.

Billie adorait son métier, et cela se traduisait par l'excellence de son travail. Elle était la meilleure dans son créneau et entendait le rester. Spectacles, pièces de théâtre, cinéma, expositions, lancements de livre, vernissages, tout l'intéressait, et elle mettait autant d'ardeur à faire un papier sur un illustre inconnu que sur une personnalité déjà établie.

Elle n'avait jamais rencontré ce Jérémy, mais elle devait admettre qu'elle se sentait particulièrement excitée par cette entrevue. Elle avait passé des heures à se documenter sur lui et à préparer ses questions. Et maintenant, c'était à elle de se préparer, et tout ce qu'elle avait prévu de porter ne la satisfaisait plus. Maudite journée!

Il ne lui restait plus qu'à appeler Sophie à la rescoussse, même si son budget ne le lui permettait pas pour le moment. C'est que Sophie ne les donnait pas, ses créations, même s'il s'agissait de vieux vêtements remodelés! Après tout, c'était sa cousine, elle pouvait bien lui faire

une faveur, pour une fois, surtout que Billie était de toutes les mondanités et qu'elle était une véritable publicité ambulante pour la designer. Elle saisit le téléphone.

« Sophie, c'est Billie. Il faut que tu m'aides.

— Je sais! Tu n'as pas d'argent pour le moment, mais tu n'as rien trouvé à te mettre dans la pièce qui te sert de garde-robe et qui est deux fois plus grande que ma propre chambre à coucher.

— Je vais à la première de *Résilience*, la pièce dans laquelle joue Jérémy Blanchard. Il faut que je sois à mon meilleur et, là, tu vois, ça ne va pas du tout, j'ai l'air d'une déterrée.

— Quand toi, tu as l'air d'une déterrée, nous, pauvres mortels, nous sommes déjà décomposés depuis des milliers d'années, alors tu comprendras que je n'aie pas beaucoup d'empathie pour toi.

— Non, je te jure, j'ai rompu avec Stéphane hier, j'ai un peu trop levé le coude et je me suis réveillée trop tard pour faire mon ménage. J'ai une affreuse gueule de bois.

— Ah bon? Tu aurais pu me le dire plus tôt, ma chérie! C'est épouvantable ce qui t'arrive, ton ménage n'est pas fait, mais où va le monde, dis-moi?

— Sophie! Est-ce que tu te moques de moi ou je me fais des idées?

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, tu vas empirer ton mal de tête. Je serai chez toi dans une heure. Ça te va?

— Je savais que je pouvais compter sur toi. Fais-moi une facture en bonne et due forme, et je te payerai dans les meilleurs délais.

— C'est ça, comme d'habitude. À plus! »